

Organiser la renaissance

Taha Hussein

Majallatī, 1er juin 1936

Je ne veux parler que de la renaissance intellectuelle, car c'est celle dont je puis parler avec quelque connaissance de ses affaires, et elle est, je crois, le fondement de toutes les autres sortes de renaissance, quelque différentes qu'elles soient entre elles. La civilisation humaine, aujourd'hui, est une trace de l'activité de l'esprit, une manifestation de l'activité dans la sensation, le sentiment et la pensée. Cela signifie qu'elle repose sur la culture plus que sur toute autre chose : quand la culture est saine, la civilisation est saine ; quand la culture s'écarte de sa voie raisonnable, la civilisation s'en écarte avec elle ; quand la culture s'affaiblit, la civilisation partage cette faiblesse. Ainsi peut-on mesurer la civilisation d'un peuple par sa culture, comme on peut mesurer la culture d'un peuple par sa civilisation.

La civilisation est un édifice que les peuples élèvent dans leurs patries, et que l'humanité élève sur la terre. Si les ouvriers qui entreprennent d'élever cet édifice sont cultivés, habiles et accomplis, leur construction sera solide, belle, proche du bien et de la perfection ; et s'ils sont ignorants, grossiers et négligents, leur construction sera instable, faible et mal faite, aussi loin que possible de ce qui convient à la beauté ou mérite d'être appelé parfait.

Ce sont là des vérités premières que nous énonçons sans rien dire de nouveau, car tous les connaissent déjà, et les contester c'est perdre son temps en pure perte, puisque tous y croient déjà. Et pourtant nous avons encore besoin de les répéter de temps à autre, car les gens les oublient parfois, et parce que l'Égypte est un pays dont le peuple aime à disputer des vérités premières et à discuter de ce qui n'admet ni discussion ni querelle. Vous pouvez voyager dans le temps à travers l'histoire, ou voyager dans l'espace à travers la géographie, vous trouverez toujours ce lien constant entre civilisation et culture que j'ai signalé, à contrecœur. Ainsi, lorsque nous pensons à organiser la renaissance intellectuelle, ou que nous parlons de cette organisation, nous pensons en réalité à élever la civilisation égyptienne, et nous parlons de sa réforme ; et je veux épargner aux Égyptiens la vanité de se laisser abuser sur eux-mêmes, l'orgueil qui s'empare de leurs affaires et leur fait imaginer leur civilisation si avancée qu'elle n'aurait besoin d'être

élevée, si saine qu'elle n'aurait besoin d'être réformée — car si Dieu les affligeait de cette épreuve dans l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, ils ne feraient que périr, puisqu'ils auraient atteint la limite extrême que la vie leur permet, sans plus rien à faire qu'attendre l'extinction. Je ne prétends pas que tous les Égyptiens soient à l'abri de cette vanité, innocents de cette tentation.

Il peut y avoir beaucoup d'excès dans cette affirmation, car parmi nous — grâce à Dieu pour le bien comme pour le mal — il y a des gens qui croient avoir atteint la limite et être parvenus au terme ultime, et que blesse profondément un propos tel que celui que nous tenons ici ; ils nourrissent des soupçons envers son auteur, l'accusent d'une faute envers sa propre patrie, et le taxent d'engouement pour ce qui n'est pas égyptien et de mépris pour ce qui est purement égyptien.

J'oublierai bien des choses avant d'oublier la colère d'un groupe de gens, suscitée parce que j'ai dit à la radio — ou à la « sans-fil », comme le souhaite depuis quelque temps l'Académie de la langue arabe — que notre langue arabe était cultivée aux premiers âges, parce que ses gens y avaient porté les sciences et les littératures des autres nations, et qu'elle est aujourd'hui inculte parce que nous n'y portons pas ce que les autres nations possèdent de sciences et de lettres. Ils s'en sont irrités, et de ce que j'aie dit que ceux qui se contentent aujourd'hui, en science et en lettres, de ce que contient notre langue arabe n'atteignent pas la culture qu'un homme devrait avoir en cette époque moderne, et qu'ils doivent donc chercher leur part de culture dans une langue européenne vivante, ou bien que l'État doit se lever et traduire pour eux cette culture, par une traduction organisée et suivie, en arabe. Ils s'en sont irrités, et ont dit qu'il accusait sa nation d'ignorance, qu'il reprochait à la moitié de ses hommes éclairés leur insuffisance, et qu'il prétendait que tout homme instruit ignorant bien une langue étrangère n'était pas cultivé — et c'est bien assez de péché, et bien assez d'excès dans le reniement et l'outrage. Et l'un d'eux a dit : je jure que si l'on me demandait de choisir entre assister aux cours donnés à l'université et m'exposer au mal, je choiserais le second plutôt que le premier, et refuserais de me rendre dans un institut présidé par un homme qui dédaigne les savants, rabaisse la valeur des hommes de mérite, et fait de la culture l'otage du jargon étranger plutôt que de la langue arabe.

J'oublierai bien des choses avant d'oublier ce propos qui me fut rapporté, et avant d'oublier un autre propos qu'un ami cher m'adressa, me reprochant avec douceur d'avoir prétendu que ceux qui cherchent

leur culture dans la langue arabe ne trouvent rien qui leur suffise, rien qui convienne à la part qui leur est due au vingtième siècle. Car de vastes classes des hommes éclairés d'Égypte ne connaissent aucune langue étrangère, et ne peuvent chercher dans aucune davantage de science ou de lettres, et se trouvent donc contraintes de se contenter de ce qu'elles trouvent dans notre langue arabe ; et il n'est pas juste que nous décrivions ces vastes classes, que nous aimons et regardons avec sympathie, et parmi lesquelles nous honorons de rares hommes dignes de révérence et d'estime, comme manquant de la part de culture qui convient à cette époque. Et donc, dit-on, nous devrions nous contenter de ce que Dieu nous a départi, et ne chercher ni plus de bien ni davantage de progrès. Je ne sais ce que serait notre condition si nous suivions cette même voie dans les autres branches de notre vie, et disions que notre système économique, pour toute sa déficience, pour tout ce qu'il manque, chez tant d'entre nous, à s'élever aux grandes œuvres de la vie économique, ne devrait être ni critiqué ni voir sa réforme recherchée, puisque ce serait un reproche à de nombreux Égyptiens qui ne connaissent des affaires économiques que ce qui est ancien et depuis longtemps dépassé, et qui ne convient plus aux circonstances de l'époque moderne. Et que serait notre condition si nous disions pareille chose de notre vie sociale, et que serait notre condition si nous reculions devant la réforme et détestions l'appel à celle-ci, au motif que tout appel à la réforme est un désaveu de quelque chose d'ancien qu'il faudrait abandonner, et une plainte de quelque déficience qu'il faudrait se disculper. Non : ceux que gêne l'appel à la réforme ne sont pas gênés par la réforme elle-même, car ils y aspirent, en prennent les moyens, et la poussent de toutes leurs forces ; mais en même temps ils s'aiment eux-mêmes et se tiennent en haute estime, et il leur est pénible qu'on leur signale leurs défauts, ou que quiconque leur rappelle la perfection qui leur manque encore. La preuve en est qu'al-Azhar lui-même, par exemple, rejette entièrement toutes ses institutions anciennes et entame une vie nouvelle sans aucun rapport avec son passé récent, et moins encore avec son passé lointain, et croit tout ce que nous lui disons depuis de longues années — que l'Europe possède des sciences qui méritent d'être recherchées, une philosophie qui mérite d'être étudiée, une littérature qui mérite d'être acquise. Il ne se contente d'ailleurs pas d'y croire, mais répond à l'appel que nous lui avons lancé depuis tant d'années, et entreprend d'acquérir la science européenne, les lettres européennes et la philosophie européenne — en en acquérant une partie en Égypte, et en envoyant un groupe les chercher en France, en Angleterre et en Allemagne. Mais si vous lui refusez cela, il s'irrite et s'en ressent contre

vous, pour avoir tenté de le retenir de la vie et de l'écarter du progrès ; et si vous lui dites que son ancien savoir ne lui suffit plus, et que sa culture arabe présente ne lui sert à rien, il s'irrite et s'en ressent contre vous, pour avoir blessé son orgueil. Il réunit ainsi ces deux contraires : il recherche la culture européenne et pousse à l'excès dans cette recherche, d'une part, et répugne à ce qu'on lui dise qu'il y a du bien ou du profit dans cette culture, d'autre part. Et l'École des sciences (Dār al-'Ulūm) est sur le point de ressembler à al-Azhar à cet égard : elle désire la réforme, proclame ouvertement ce désir, y insiste, et recherche toujours plus de culture européenne, exigeant que les langues étrangères y soient enseignées — mais si on lui dit que son contentement présent de l'ancien et sa part mince du nouveau ne lui conviennent pas, ni à son rang, ni à ce qu'on attend d'elle, elle s'irrite et s'en offense, car un tel propos blesse son orgueil.

Combien je voudrais que nous comprenions l'orgueil d'une manière plus saine, plus juste, plus droite que celle-ci. Il ne me blesse pas qu'on me dise que j'ignore telle ou telle branche du savoir, si j'en suis en effet ignorant ; ce qui me blesse, c'est qu'on me dise que je connais telle ou telle branche du savoir alors que je n'en sais rien du tout.

Et j'assure ces messieurs que je souffre lorsque j'entends une conférence en allemand sans la comprendre, et lorsque je trouve un livre en allemand que je ne puis comprendre que par l'intermédiaire d'un traducteur ; j'en souffre, j'en suis affligé, je m'en plains, je m'en afflige, car je ne trouve ni le temps ni la circonstance favorable qui me permettraient de remédier à cette lacune — mais il ne me blesse en rien que quelqu'un dise de moi que j'ignore l'allemand et ne puis atteindre ce qu'il contient de savoir que par la voie de la traduction et de la transmission.

Nous ne reprochons donc pas à ces messieurs leur lacune, non plus que nous ne nous reprochons les nôtres, qui ne sont pas minces ; nous voulons seulement que la condition de la génération à venir soit meilleure que celle de cette génération, que la lacune de la génération à venir soit moindre que celle de cette génération, et nous voulons comprendre droitement les affaires de la renaissance, et corriger une erreur laide et répandue dans laquelle tombent beaucoup de ceux qui dirigent et s'occupent de l'enseignement. Beaucoup de gens veulent que les langues étrangères se répandent en Égypte, pensant que c'est là le chemin de la culture ; nous voudrions que ces gens sachent que la diffusion des langues étrangères en Égypte n'est pas une mauvaise chose, et peut

même recéler beaucoup de bien, mais elle n'est pas le chemin de la culture, ou n'en est pas le chemin droit et fécond ; le chemin, c'est plutôt que la culture soit portée aux Égyptiens dans leur propre langue, et qu'ils la cherchent dans cette langue avant de la chercher dans toute autre.

Les langues étrangères sont plutôt des outils pour accroître le savoir, non pour en acquérir l'essentiel. Et tant que nous nous appuyons sur une langue étrangère pour acquérir par son moyen l'essentiel du savoir et de la culture, nous demeurons tributaires de l'étranger, et nous manquons à nous-mêmes, à notre propre langue, et à notre patrie même. Al-Jâhiz, je crois, était un homme cultivé — peut-être l'un des plus largement et profondément cultivés de son époque — et je ne pense pas qu'il connût le grec ou le syriaque, et pourtant il connaissait ce que le grec et le syriaque renfermaient de savoir, parce que cela avait été porté dans la langue arabe, et parce que les hommes au pouvoir en ce temps-là comprenaient la culture mieux que nous ne la comprenons aujourd'hui, et jugeaient mieux que nous ne jugeons aujourd'hui ce qu'ils devaient à la culture de la langue et du peuple.

Si donc nous demandons que les sciences et les lettres de l'Europe soient portées dans la langue arabe, que la langue elle-même soit rendue riche et cultivée, et que ses fils puissent y trouver le savoir sans avoir à le chercher contre l'étranger et par le détour d'une langue étrangère — si nous demandons cela, accusons-nous ainsi la nation d'ignorance, méprisons-nous ses savants, reprochons-nous à ses hommes éclairés, manquons-nous à notre devoir envers la patrie ? Par Dieu, je ne recule pas devant cette accusation, ni n'hésite à en porter les conséquences, quelque lourdes qu'elles soient, ni n'hésite à insister auprès du ministère de l'Instruction publique sur deux choses indispensables pour organiser la culture en Égypte : la première, la fondation d'un bureau de traduction scientifique, chargé de porter dans cette langue — qui fut jadis riche et ne devrait pas être pauvre aujourd'hui — les grandes œuvres de la science, des lettres et de la philosophie ; la seconde, qu'il réserve dans son budget une somme digne de ce nom pour récompenser ceux qui entreprennent de porter dans la langue arabe, depuis les langues étrangères, les livres précieux des diverses sciences et des divers arts.

Et j'assure au ministère de l'Instruction publique que réserver chaque année dix mille livres à un bureau de traduction et à l'encouragement des traducteurs servirait l'Égypte et lui profiterait, et acquitterait le devoir national, bien mieux que les centaines de milliers dépensées en toutes sortes de luxe matériel, dont nous pourrions fort

bien nous passer, et dont il vaudrait peut-être mieux ne pas nous soucier avant longtemps encore.